HAL
open science

Territoire, “idéologie” et anthropologues, en Inde

Gilles Tarabout

To cite this version:

Gilles Tarabout. Territoire, “idéologie” et anthropologues, en Inde. Identités et territoires en Inde, Feb 2003, Kolkata - Pondicherry,, Inde. pp.46-55. hal-00520578

HAL Id: hal-00520578

https://hal.science/hal-00520578v1

Submitted on 6 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Actes des Ateliers Jeunes Chercheurs en Sciences Sociales (AJEI) « Identités et territoires en Inde », Kolkata 17-21 février 2003, réunis par Rémy Delage et Zoé E. Headley, Pondicherry, 2003, pp.46-55]

/p.46/

Territoire, "idéologie" et anthropologues, en Inde

Gilles Tarabout

(résumé de l'intervention faite le 20.02.2003 au colloque de l'AJEI, Kolkata)

1. Confession :

Je commencerai par évoquer une expérience (et une erreur) personnelle. Au cours de mon travail de terrain destiné à préparer ma thèse sur les fêtes de temple au Kérala, de 1980 à 1983, j'avais pu constater les faits suivants :

- les divinités installées dans les temples ont leur juridiction délimitée souvent de façon très précise.
- ces juridictions sont souvent rendues visibles au cours de "sorties" de la divinité en procession, qui en font le tour.
- dans nombre de cas, l'autorisation de commencer la fête annuelle du temple est demandée au représentant d'une ancienne maison "royale" ou "princière" locale, dont l'ancienne chefferie correspond peu ou prou aux limites de la juridiction divine.
- la participation aux fêtes de temple s'effectue fréquemment sous forme d'une rivalité entre deux factions, inscrites chacune dans un territoire : soit des factions regroupant des divinités (avec les dévots de leur juridiction respective), soit des factions regroupant des unités de résidence (j'hésite à employer le mot "village", l'habitat au Kérala étant dispersé), diversement appelées selon les régions *kara* ("berge") ou *tara* ("terre, butte plate-forme"). Ces groupes de résidence, particulièrement vivaces parmi les Nayars /p.47/ (caste, autrefois, de "paysans-guerriers"), sont en rivalité les uns avec les autres, et sont le lieu de formes locales d'entraide (par exemple lors des funérailles) -ce sont aussi les unités de base de l'organisation socio-politique de la Nayar Service Society depuis le début du XXe siècle.
- les Nayars et les brahmanes Namputiris, jusqu'à une date comparativement récente (l'on en voit les traces aujourd'hui encore), formaient de grandes familles indivises (plusieurs dizaines de membres, parfois plus de cent) présentant chacune les traits suivants : leur nom est celui du lieu où est implantée l'habitation, ce qui l'identifie de façon unique pour tout le Kérala ; le jardin entourant l'habitation constitue un tout rituel ; diverses particularités dans le système de parenté et un fort recours à l'adoption assurent la pérennité de ces familles. Sans pouvoir ici détailler, j'ai proposé de considérer ces familles comme constituant des Maisons, au sens nobiliaire, enracinées chacune dans leur localité.
- l'ensemble du paysage est marqué de lieux-dits, souvent liés à des récits (voire à des cultes) de mauvais morts ou de divinités dangereuses, pensées comme étroitement attachées à des endroits précis.

Tous ces faits[1] (dont beaucoup ne sont pas spécifiques du Kérala mais sont en évidence dans le reste de l'Inde) auraient dû pousser à souligner l'importance des relations que les hommes entretiennent avec le sol, dans un but d'identification comme de contrôle. Deux mots, en

[1] Rapportés et analysés dans diverses publications -Tarabout 1986, 1991, 1999.

français, viennent à l'esprit : "territoire" et "terroir", mais il faut prendre garde au fait que cette terminologie n'a rien d'universel (elle est donc elle-même une construction /p.48/ culturelle), et regroupe sous deux termes des modalités de relation au sol en réalité diverses et complexes.
Quoi qu'il en soit, mon erreur fut, dans un article publié en 1991, de minimiser ces observations et de reprendre à mon compte, sans chercher à la contextualiser, une remarque d'un ancien Commandeur hollandais de Cochin, Adriaan van Rheede, affirmant en 1677 que "l'étendue de chaque royaume est exprimée en nombre de soldats dont le chef peut disposer -l'étendue territoriale n'étant pas prise en considération". De plus, je citai à l'appui de cette assertion (comme s'il y avait un lien) une remarque du sanskritiste Charles Malamoud qui, parlant de la période védique, rappelait que l'étymologie du mot *gramam* (mot employé pour désigner "village" au pays tamoul, entre autre) était "troupe"[2].
Bref, moyennant décontextualisations et anachronismes, ma conclusion rejoignait celle d'un certain nombre de mes collègues à l'époque, à savoir que le territoire (dans le sens d'une étendue enfermée dans des limites précises) était d'importance secondaire en Inde -et ceci alors même que j'avais directement observé les faits énumérés ci-dessus, et que je n'ignorais pas une affirmation inverse faite par Ibn Battûta dans les années 1340, à propos des "douze sultan idolâtres" du Malabar : "Entre les Etats de chacun d'eux, il y a une porte de bois sur laquelle est gravé le nom de celui dont le domaine commence en cet endroit. On l'appelle la porte de sûreté de N. Lorsqu'un musulman ou un idolâtre s'est enfui des Etats d'un de ces princes, à cause de quelque délit, et qu'il est arrivé à la porte de sûreté d'un autre prince, il se trouve en sécurité, et celui qu'il fuit ne peut le prendre, quand bien même il serait puissant et disposerait de nombreuses armées"[3].
/p.49/
Que s'était-il donc passé pour en être arrivé à négliger tous ces indices ?

2. Quelques repères bibliographiques

Ainsi qu'il a été dit, cette "erreur" n'était pas isolée à l'époque : il faut donc restituer un contexte intellectuel.
En effet, en dehors des géographes, qui accordent assez logiquement au territoire une grande attention, plusieurs branches des sciences sociales ont occasionnellement souffert d'une myopie similaire : non seulement des anthropologues, des sanskritistes, mais aussi des historiens (Embree 1977, Wink 1986) ou des politologues (Jaffrelot 1996). Cela ne peut donc se réduire à une erreur "d'orientalistes", comme il arrive trop souvent que le problème soit évoqué (Dirks 2001 : 78) -d'autant que certains sanskritistes ont souligné l'importance de l'ancrage territorial du pouvoir royal (Lingat 1967 : 237) et qu'à l'inverse un auteur prenant des positions "post-modernes" et "subalternistes" reproduit involontairement le même type d'erreur lorsqu'il évoque les castes supérieures (Uchiyamada 2001). Par ailleurs, comme les quelques références ci-dessus le suggèrent, le mal n'est pas seulement français.
En anthropologie, le territoire (en Inde) a été étudié, ou occulté, de diverses façons. Dans les années cinquante, il a été surtout pensé au travers des multiples études de village réalisées à l'époque. L.Dumont et D.Pocock, dans leur manifeste "For a Sociology of India", ont avancé à l'inverse que le facteur territorial (notamment la notion de village comme unité d'étude) /p.50/ était d'importance secondaire[4]. Cette critique reprenait celle que Dumont lui-même avait formulé en 1957 dans sa monographie, où le territoire était présenté comme organisé par la parenté (et second par rapport à elle), et qu'il a développé (et modifié) dans son essai *Homo*

[2] Malamoud 1976 : 4-5.
[3] Ibn Battûta 1982 : III-197.
[4] Voir la controverse Dumont & Pocock 1957 / Bailey 1959 / Dumont & Pocok 1960. Signalons aussi, à la même période, l'article de Miller (1954) qui réfléchit sur la notion de territoire dans une autre perspective.

hierarchicus (1966), où le territoire devient un simple fait "empirique", secondaire par rapport à "l'idéologie" (du pur et de l'impur) de la société des castes.
Contrairement à nombre de critiques adressées à Dumont, cette position ne me paraît pas être le résultat d'une approche "orientaliste" (au sens pris par le mot depuis les écrits de Saïd) qui aurait aveuglé l'auteur : celui-ci, il faut le rappeler, a été un ethnographe méticuleux, qui de plus a été l'un des rares à consacrer une observation détaillée et une réflexion explicite sur la question du territoire. Il me semble que son choix d'interprétation est davantage à comprendre dans le cadre du projet intellectuel qu'il pouvait avoir, et que je caractériserai très sommairement comme lié à l'héritage à la fois de Marcel Mauss (dont il fut l'élève) et de Max Weber (son "idéologie" n'est peut-être pas très éloignée de ce qu'entendait Weber par "éthique" [d'une religion] ou "esprit" [d'un système économique]), et comme inscrit dans une démarche structuraliste -dont il se réclame très explicitement[5]. Je crois qu'un tel projet conduit à une forme d'essentialisme, et qu'il s'agit là d'un risque lié à ce type de démarche en anthropologie, sans doute propre à cette discipline.
Quoi qu'il en soit, cette position a longtemps été influente. Elle n'est cependant pas la seule à avoir poussé les anthropologues à négliger, voire ignorer, la dimension territoriale en Inde : un argument fréquent, par /p.51/ exemple, a été de faire valoir que tout souverain hindou se voyait comme un empereur universel potentiel -cette vision cosmique étant supposée contredire toute valeur accordée au territoire. Il y a là, dans l'analyse, une évidente confusion entre l'image d'eux-mêmes que les rois pouvaient chercher à promouvoir, et la réalité des formes prises par la royauté[6].
Il faut enfin remarquer que la plupart des auteurs, anthropologues ou non, ayant jugé que la notion de territoire n'était pas pertinente dans l'Inde pré-coloniale, l'ont fait en recourant à une définition extrêmement réductrice qui renvoyait au territoire tel qu'on le rencontre dans l'Etat-nation moderne (un espace politiquement unifié et homogène, clos par une limite continue qu'il serait possible de reporter sur une carte -cf. par exemple Embree 1977). Il est clair que la coupure historique ainsi introduite est induite par la définition même, ce qui la rend à mon sens dépourvue d'intérêt. Mieux vaut utiliser une définition de travail courante en géographie -l'appropriation humaine d'un espace. La question ne devient alors plus tant celle de l'existence ou de l'importance du territoire par rapport à une explication "ultime" de la société, que celle des modalités mêmes d'appropriation de l'espace, dans ses variations et ses tensions.

3. Multiplicité et chevauchement de territoires

Je prendrai un deuxième exemple au Kérala pour illustrer une situation sans doute autrefois fréquente ailleurs en Inde. Il s'agira ici de l'ensemble des territoires liés à un temple, vers le début du XVIIIe siècle. Ce temple a été au cœur d'un conflit entre les rajas de Cochin et du Travancore pendant un siècle et demi, conflit qui ne fut finalement réglé qu'en 1882 par arbitrage britannique.
/p.52/
Le temple s'appelle Annamanada et est situé dans la partie centrale de l'actuel Kérala. Au début du XVIIIe siècle, il est situé dans une unité territoriale brahmane, un *gramam*, qui s'étend sur 11 "villages" (*desam*). Une partie des terres appartient en propre à ces brahmanes (qui les donnent à cultiver selon différents modes de tenure), une autre est donnée au dieu du temple afin d'assurer son entretien et les cérémonies. Ces biens divins forment ce que l'on appelle le

[5] Jean-Claude Galey, dans la réponse qu'il fit à cette présentation lors du colloque, a tenu à souligner pour sa part l'influence de l'œuvre et de la pensée de Tocqueville.
[6] La critique a déjà été formulée par Veluthat (1993) et Inden (1990 : 268).

devasvam. L'ensemble de la juridiction divine, dite *sanketam*, comporte les 11 villages du *gramam*, plus deux villages extérieurs, soit 13 villages.
Les territoires brahmanes ou divins, au Kérala, ne disposaient cependant pas par eux-mêmes de forces militaires et devaient s'assurer le concours de chefs ou de princes locaux. Au début du XVIIIe siècle, la situation à Annamanada est complexe car il y a chevauchement du *gramam* et du *sanketam* avec les territoires de plusieurs chefferies -chefs de "villages" (*desavali*) ou chefs de "région" (*natuvali*). Ainsi, 10 des 11 villages du *gramam* sont situés dans le territoire d'un *natuvali*, Kodur Malayan, tandis que l'autre village ainsi que les deux villages du *sanketam* hors *gramam* sont situés dans le territoire d'un autre *natuvali*, Koratti Kaimal. Par ailleurs, le Kaimal est également *desavali* de deux villages (dont celui où se trouve le temple) situés dans le territoire du Malayan, alors que les droits de *desavali* sur un troisième village de celui-ci sont détenus par un autre *natuvali*, extérieur au *gramam*[7].
Ces droits seront progressivement réduits au cours d'un processus de centralisation étatique qui aboutit à intégrer totalement Annamanada dans le territoire politiquement unifié du royaume de Cochin, à la fin du XIXe /p.53/ siècle[8]. S'il fallait caractériser la situation au début du XVIIIe siècle, ce ne serait donc pas en invoquant l'absence ou l'importance secondaire des territoires, mais plutôt "l'excès" de ceux-ci !

4. Conclusion

Reconnaître la multiplicité et la diversité des territoires (comme il est devenu courant de reconnaître l'existence d'identités multiples), c'est réintroduire dans l'analyse une dimension essentielle et dynamique de l'organisation sociale, en Inde comme ailleurs. L'aveuglement dont a témoigné sur ce point une partie importante de la recherche anthropologique en Inde[9] est en partie lié à l'histoire de l'Indianisme, marqué par de fortes tendances à l'idéalisme -la question même de l'existence ou non du territoire devant paraître surréaliste à un anthropologue africaniste. Il est sans doute aussi à comprendre comme une façon dont l'anthropologie structurale a tenté à une époque de définir son objet -c'est à dire son territoire- face à d'autres disciplines comme l'histoire ou la géographie, en abandonnant en particulier à celle-ci la pensée de l'appropriation de l'espace.
C'est peut-être le moment de revoir la question, afin de bâtir une compréhension de la société qui tienne compte de la complexité des facteurs concourant à la faire ce qu'elle est -sans en chercher l'ultime raison dans une "idéologie" culturelle forcément simpliste et réifiée.

/p.54/

Références

Bailey, F.G., 1959, "For a Sociology of India ?", *Contributions to Indian Sociology*, III : 88-101.

Daniel, E.Valentine, 1984, *Fluid Signs. Being a Person the Tamil Way*. University of California Press.

Dirks, Nicholas B., 2001, *Castes of Mind. Colonialism and the Making of Modern India*, Princeton University Press.

[7] Une telle imbrication simplifie encore la situation, car dans le même *gramam* se trouvaient deux autres temples de moindre importance (avec les *devasvam* correspondants).
[8] Pour un processus comparable dans le Bihar, voir l'analyse de J.Pouchepadass (1991).
[9] Le tableau ne doit pas être exagérément noirci, et il existe plusieurs études anthropologiques récentes sur l'Inde qui ont mis en valeur l'importance du territoire (cf. par exemple Daniel 1984; Lambert 1996).

Dumont, Louis, 1957, *Une sous-caste de l'Inde du Sud. Organisation sociale et religion des Pramalai Kallar*, Paris-La Haye, Mouton.

Dumont, Louis, 1966, *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard.

Dumont, Louis, & Pocock, David, 1957, "For a Sociology of India", *Contributions to Indian Sociology*, I : 7-22.

Dumont, Louis, & Pocock, David, 1960, "For a Sociology of India : a Rejoinder to Dr. Bailey", *Contributions to Indian Sociology*, IV : 82-89.

Embree, Ainslie T., 1977, "Frontiers into Boundaires: From the Traditional to the Modern State", in Richard G. Fox, éd., *Realm and Region in Traditional India*, New Delhi, Vikas Publ. House: 255-280.

Ibn Battûta, 1982, *Voyages* (trad. from the Arabic by C. Defremery and B.R. Sanguinetti, 1858; introduction and notes by S. Yerasimos), 3 vols, Paris, Maspéro/La Découverte.

Inden, Ronald, 1990, *Imagining India*, Oxford / Cambridge (Mas.), Basil Blackwell.

Jaffrelot, Christophe, 1996, "La question du territoire en Inde : de l'universalisme aux particularismes ?", in *Culture et conflits,* 21-22 : 75-102.

Lambert, Helen, 1996, "Caste, Gender and Locality in Rural Rajasthan", in C.J. Fuller, ed., *Caste Today*, Delhi, Oxford University Press.

Lingat, Robert, 1967, *Les sources du droit dans le système traditionnel de l'Inde*, Paris/ La Haye, Mouton & Co.

/p.55/

Malamoud, Charles, 1976, "Village et forêt dans l'idéologie de l'Inde brâhmanique", *Archives Européennes de Sociologie*, XVII: 3-20.

Miller, Eric J., 1954, "Caste and Territory in Malabar", *American Anthropologist*, 56-3 : 410-420.

Pouchepadass, Jacques, 1991, "L'Etat et la structuration de l'espace politique dans l'Inde coloniale", in J. Pouchepadass and H. Stern, eds., *De la royauté à l'Etat. Anthropologie et histoire du politique dans le monde indien*, Paris, EHESS (coll. Purusartha, 13): 25-54.

Tarabout, Gilles, 1986, *Sacrifier et donner à voir en pays Malabar. Les fêtes de temple au Kérala (Inde du Sud) : étude anthropologique*, Paris, EFEO.

Tarabout, Gilles, 1991, "Au «royaume» des brahmanes, les guerriers sont rois. Souveraineté, pouvoir et statut au Kérala", in J. Pouchepadass and H. Stern, eds., *De la royauté à l'Etat. Anthropologie et histoire du politique dans le monde indien*, Paris, EHESS (coll. Purusartha, 13): 75-122.

Tarabout, Gilles, 1999, "Corps possédés et signatures territoriales au Kérala", in J. Assayag & G. Tarabout, éds, *La possession en Asie du Sud. Parole, corps, territoire*. Paris, EHESS : 313-355.

Tarabout, Gilles, 2003, "Il caso di Annamanada. Un conflitto centenario sui diritti e sui territori nell'India del sud", *Etnosistemi*, 10 (numéro spécial *Terra, territorio e società nel subcontinente indiano*, coordonné par D. Berti & G.Tarabout).

Uchiyamada, Yasushi, 2000, "Passions in the Landscape : Ancestor Spirits and Land Reforms in Kerala, India", *South Asia Research*, 20-1 : 63-84.

Wink, André, 1986, *Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-century Maratha Svarâjya*. Cambridge, Cambridge University Press.